Souvenirs d'Echternach

Animaux, plantes et métiers qui s'en vont

par FÉLIX HEUERTZ

Souvenirs d'Echternach.

Animaux, plantes et métiers qui s'en vont.

«Entouré de tous les côtés de hautes collines boisées, dit le Guide officiel édité par la Société d'embellissement d'Echternach, ce coin de terre privilégié entre tous a de tous les temps attiré et retenu l'étranger par son charme et son doux climat. Il y fait bon vivre. Dans la période gallo-romaine, les Romains enrichis dans le négoce à Trêves, y venaient villégiaturer dans les villas pompeuses. Au VII[e] siècle St. Willibrord, l'apôtre des Frisons, s'est arrêté là et il y a mis les fondements de cette célèbre abbaye des Bénédictins qui a compté parmi ses hôtes les princes et les souverains du moyen-âge; de nos jours Echternach est sans contredit la station estivale la plus fréquentée par le touriste.»

Les ordres religieux chrétiens, aux temps passés comme aux présents, étaient souvent dirigés par des hommes intelligents et énergiques, jouissant de connaissances littéraires ou scientifiques, possédant le sentiment du beau et du vrai, sachant apprécier et estimer les métiers. Rien que le dessin, le relief et la couleur des sites de leurs monastères trahit le goût artistique de ceux qui ont choisi l'emplacement de leur couvent.

Les moines d'Echternach comme ceux d'autres couvents avaient vite rassemblé autour d'eux de nombreux élèves du pays et de l'étranger qui venaient apprendre «le thiois et le françois» comme le racontent les anciens textes (thiois = tudesque = allemand).

Autour de leurs monastères s'installaient bientôt les indigènes pour y trouver protection contre des ennemis de toutes sortes, apprendre des méthodes de vivre et des cultures nouvelles, plus faciles, plus pratiques, plus raisonnées.

Les moines eux-mêmes, récrutés parmi la jeunesse des pays les plus divers, et également parmi les indigènes, constituaient un personnel qui comptait plus d'un maître en littérature, architecture, peinture, en botanique et pharmacie, en métiers de tous genres tels menuiserie, ferronnerie, sculpture, maçonnerie. L'église abbatiale et le couvent d'Echternach, le pavillon, l'orangerie sont tous des constructions vastes et solides, des œuvres d'art de premier choix. Les bibliothèques à l'étranger et au Luxembourg comptent de nombreux exem-

plaires de publications faites par les moines d'Echternach ou provenant de la bibliothèque des Bénédictins d'Echternach. La Société des Naturalistes luxembourgeois possède: Joannis Raji, Societatis Regiae Socii, *Historia Plantarum generalis.* Tomus primus, Tomus secundus, 1693.

Des plantations monacales epternaciennes s'échappèrent toutes sortes d'espèces végétales qui se répandirent dans les environs et peu à peu dans tout le pays.

Il en fut de même pour maintes plantes médicinales qui apparurent dans les jardins des villages, s'y rencontrent encore aujourd'hui et en constituent le caractère.

Les cultures champêtres en général remontent sûrement au moyen-âge, l'une ou l'autre prend son origine même à une époque encore antérieure. La culture du chanvre, entre autres, n'aurait-elle pas chez nous son point de départ chez les Bénédictins d'Echternach, monastère le plus vieux du pays? Cette plante est dioïque, a donc ses fleurs mâles et ses fleurs femelles sur des plantes ou pieds différents. Le pied mâle porte le nom luxembourgeois de «Fimmel», le pied femelle celui de «Mèsch». Fimmel répondrait à femella, pied femelle, Mèsch à mas, pied mâle. Les moines pour relever les particularités d'une nouvelle plante introduite dans leurs cultures, se sont servis de dénominations latines, le latin ayant été aux écoles des monastères la langue principale, pour ainsi dire véhiculaire. Le peuple, par confusion, désigna plus tard le pied mâle par Fimmel et le pied femelle par Mèsch.

Dans la ville d'Echternach l'une ou l'autre maison s'appelait encore tout récemment «A Blofirwösch», ce qui veut dire maison occupée par une famille de teinturiers en bleu dont le métier consistait à teindre les étoffes en bleu avec l'indigo allemand, couleur tirée dans le temps de la crucifère Isatis tinctoria, pastel ou guède, Färberwaid. Cette plante était autrefois cultivée à Echternach et le long de la Sûre inférieure. Encore aujourd'hui elle se rencontre à l'état sauvage aux environs d'Echternach et à mi-côte du Bocksberg à Wasserbillig. Il est très probable que cette plante provient comme d'autres des cultures de l'abbaye d'Echternach.

D'aucuns prétendent que de nombreux vieux noms luxembourgeois de plantes, d'instruments de cultures, d'outillage de métiers et d'autres, ont une origine latine et furent introduits dans notre pays par les Romains, avant les moines, et enseignés par les Romains à notre population.

Les Romains, il est vrai, ont introduit dans les pays conquis certaines plantes, telle la vigne chez nous, et appris à leurs nouveaux sujets le mode de culture, les noms indispensables pour désigner les particularités morphologiques et

biologiques des plantes et naturellement aussi la nomenclature de l'outillage.

Si de fait une foule de mots luxembourgeois sont d'origine latine, n'est-il pas plus logique d'admettre que les moines établis déjà au 8e siècle à Echternach, ont pris par leur enseignement donné surtout en latin, la plus large part à la création d'une terminologie luxembourgeoise d'un cachet nettement latin?

Il est incontestable que les moines parcourant tant de pays dans leur mission culturelle, ont rapporté dans leur couvent des plantes nouvelles ou des animaux jusque-là inconnus — citons de ceux-ci seulement le ver à soie — qui ont pu être de quelque utilité pour la vie pratique.

Et la prescription formelle de Charlemagne faite aux sujets qui occupaient ses villas (fermes) situées entre l'Escaut, la Moselle et le Rhin, de s'adonner dans leurs jardins à la culture de l'une ou de l'autre d'une centaine de plantes dont nous ne citons que la sauge officinale, le romarin, la rue, l'estragon, la scille, la menthe, le fenouil, la chicorée, la sarriette, le panais, l'ail, l'oignon, le persil, la fève, le pois, le cerfeuil, le noisetier, le noyer, le pommier, etc., etc., cette prescription n'aurait-elle pas intéressé également les moines d'Echternach dont les supérieurs au moins avaient reconnu tout aussi bien que Charlemagne la valeur multiple des plantes cultivées et qui poursuivaient dans leur ordre le même but que visait leur empereur.

Les Romains par contre, venant seulement villégiaturer à Echternach pendant la bonne saison et peu nombreux qu'ils étaient, même avec leur personnel de service, civil et militaire, auraient-ils pu influencer aussi fortement la langue du pays pour créer d'aussi nombreuses expressions luxembourgeoises d'origine latine?

La vallée d'Echternach et ses environs sont bien connus pour la flore riche et rare due à des conditions géographiques, géologiques et climatériques très favorables.

Botanistes indigènes et étrangers ont parcouru et recherchent encore actuellement ces régions pour y trouver les trésors de Flore: Loroglossum hircinum à l'Ernzerberg; les multiples espèces d'Ophrys et d'Orchis sur les flancs marneux et calcareux des hauteurs; Herminium monorchis aux sources de la conduite d'eau d'Echternach; Epipactis atropurpurea sur le tuf calcaire de l'ancienne route de Berdorf; Goodyera repens dans les pineraies avoisinantes; Osmunda regalis lez Bollendorf; Hymenophyllum tunbridgense, joyau de notre flore cryptogamique, aux proches alentours de Berdorf; espèces, formes et sous-formes de fougères nombreuses, Asplenium, Nephro-

dium, Aspidium etc., de la Halsbach, de l'Aesbach; Orlaya grandiflora des bords de la route d'Osweiler; Carex depauperata de l'Ernzerberg et combien d'autres encore!

Isolement de la région d'Echternach, population humaine clairsemée, trafic insignifiant, vallées humides, collines boisées avec sous-bois abondants, flancs montagneux ensoleillés, terrains les plus variés, tout contribuait à développer une végétation de basse taille et cryptogamique luxuriante.

Parmi les métiers particulièrement pratiqués au monastère d'Echternach et enseignés à la population, c'étaient surtout ceux qui travaillaient le bois. Les raisons en sont bien simples. Les immenses constructions en pierre de l'abbaye exigeaient une toiture extrêmement solide, une charpente ingénieusement composée. Comme lieu de séjour des moines et de leurs supérieurs qui étaient souvent de noblesse familiale ou intellectuelle, comme pied-à-terre des hôtes nombreux de grande dignité écclésiastique ou mondaine, l'intérieur des bâtiments: escaliers, planchers, murs, portes, mobilier, avait un cachet prononcé de solidité et de bon goût et devait porter lui-même l'empreinte de la noblesse et de l'art. La localité d'Echternach grandissait, les maisons devenaient plus nombreuses. Il en fut de même pour les villages des environs. Le travail était abondant et assuré.

Une autre raison fut la richesse de la région d'Echternach en bois de chêne et de hêtre; les belles forêts regorgeaient de robustes arbres séculaires.

Rien d'étonnant donc que la jeunesse ouvrière d'Echternach s'intéressait vivement au travail du bois sous quelque forme que ce fut, mais particulièrement à la menuiserie et à la charpenterie.

La proximité de la Sûre qui gagne à Echternach un charme extraordinaire et tout particulier dans ce milieu des hauteurs boisées environnantes, à l'abri des vents du nord, jouissant d'un climat plein de douceur et d'agrément, fut sans doute une raison principale pour les moines de s'installer dans ce coin isolé, assez éloigné, comme du reste encore aujourd'hui, des grandes artères commerciales. Comme encore de nos jours, la Sûre aux eaux claires et poissonneuses constituait une attraction pour les pêcheurs. La pêcherie fut bientôt aussi un métier recherché des Epternaciens.

Nécessairement le fleuve offrait également une voie de communication simple et facile, praticable grâce aux canots qui étaient en bois et qui devaient être d'une solidité à toute épreuve, d'une construction des plus soignée. C'est encore le monastère sans contredit qui apprit aux riverains, aux Epternaciens, l'art de construire et de diriger sur l'eau les canots,

art qui fit naître la corporation si intéressante des constructeurs de canots (t Schaffbaier) et des bateliers réunis souvent dans la même famille.

«Le Pont de la Sûre, dit le Guide officiel d'Echternach, est un vieux pont dont les arches datent du moyen-âge, tandis que les piliers et les soubassements, très probablement, sont d'origine romaine . . . Autrefois le pont était orné des statues de St. Nicolas et de St. Jean Népomucène, patrons des pêcheurs et des bateliers. Actuellement on voit, sur le milieu du pont, la statue de l'abbé Jean Bertels († 1607), auteur de la première histoire du pays de Luxembourg.»

* * *

Celtes, Romains, Francs, moines, Autrichiens, Espagnols, Allemands, Français, à travers deux milliers d'années, ont laissé dans notre pays des traces de leur séjour plus ou moins nombreuses, plus ou moins profondes. L'empreinte de leur présence se rencontre dans la population du pays, dans son caractère, ses mœurs, ses coutumes, sa langue, dans ses constructions monumentales, les habitations privées, les cultures.

Mais dans les temps récents ces traces disparaissent peu à peu. C'est le modernisme qui les fait disparaître, ce modernisme qui est l'ennemi du naturel et de la nature. L'homme moderne veut des communications nombreuses, faciles et rapides et partout le grand confort.

Métallurgie, machinerie, produits chimiques, chemin de fer, avion, route, bâteau à vapeur, télégraphe, téléphone, tous ces agents modernes ont révolutionné l'ancienne économie domestique des peuples.

Aux dernières dizaines d'années Echternach avec ses environs a été également envahi comme tant d'autres coins pittoresques par le modernisme. Echternach avec son cachet médiéval et monastique, son artisanat, ses mœurs, change rapidement d'aspect, dans la ville et aux environs.

Les anciennes maisons pour la plupart ont disparu. Des hôtels modernes, confortables et nombreux se sont installés. Les routes ont été aménagées pour les grands autocars au service du tourisme. Les forêts sont sillonnées par d'innombrables sentiers touristiques. Le sous-bois disparaît, la haute futaie s'étend graduellement. La Sûre est parcourue de nombreux canoës, frêles et légers, sortant des grands centres industriels étrangers. L'artisanat jadis si florissant à Echternach, se meurt. Le métier des constructeurs de canots a entièrement disparu. Il en est de même de celui des teinturiers en bleu. Le dialecte epternacien se perd. La flore et la faune

d'antan disparaissent. Bientôt on ne parlera plus que de souvenirs!

Cet état de dépérissement de l'ancienne culture du centre epternacien a cependant réveillé dans le monde des intellectuels l'intérêt d'en conserver les restes qui existent encore sous quelque forme qu'ils se trouvent!

Les autorités écclésiastiques et civiles d'Echternach cherchent à rendre à la célèbre et vieille procession dansante du mardi de la Pentecôte l'aspect et le rhythme d'autrefois.

L'Etat et la Commune et le Willibrordus-Bauverein ont fait restaurer le Denzelt, Dingstuhl; ils ont fait réapparaître le cachet si imposant de l'ancienne abbaye désaffectée, de la belle basilique, si longtemps en ruines, des dépendances du monastère jusqu'au Pavillon inclusivement.

M. le professeur Isidore Comes, ses collaborateurs et collaboratrices, dans un travail de bénédictin et depuis de nombreuses années, font l'étude de l'idiome epternacien et contribuent ainsi à une œuvre luxembourgeoise nationale de la plus haute importance.

C'est à la grande amabilité de M. Comes ainsi que de M. Bernard Ollinger, receveur des contributions à Diekirch, issu d'une famille de Schaffbaier d'Echternach que je dois les nombreuses expressions du métier des constructeurs de canots, métier disparu aujourd'hui dont j'ai voulu rafraîchir et conserver le souvenir en terminant ce travail. Que MM. Comes et Ollinger reçoivent en ce lieu l'expression de ma profonde gratitude. Je remercie également tous ceux qui ont bien voulu m'aider en précisant certains points du travail.

En ce qui concerne la flore si opulente et si caractéristique des environs d'Echternach, elle est déjà perdue et le sera bientôt pour une bonne part. Le drainage a fait disparaître Osmunda regalis lez Bollendorf, Ophioglossum vulgatum près Osweiler; le défrichement et les sentiers touristiques ont chassé mainte espèce d'Aspidium, de Nephrodium, leurs formes et sous-formes; Ceterach, Blechnum, Botrychium s'en vont; Hymenophyllum est de plus en plus menacé; Herminium monorchis n'existe plus depuis une trentaine d'années. Loroglossum ou Himantoglossum hircinum, Cypripedilum calceolus, Epipactis atropurpurea, Limodorum abortivum, Orchis ustulata, certaines Ophrys, Aceras anthropophora ne se maintiennent plus que par rares endroits. Et combien d'autres représentants du monde végétal se trouvent dans les mêmes conditions!

La Faune est menacée tout autant! Rare est l'occasion, sinon aux jardins et au Parc avec leurs arbustes, de jouir des notes mélodieuses des oiseaux chanteurs: rossignol, rouge-

gorge, troglodyte, bouvreuil, grive chanteuse. Le hibou grand-duc a disparu. Sous-bois et haies enlevés, une foule d'oiseaux ne trouvent plus l'occasion de nicher et quittent les quartiers inhospitaliers. Le héron est livré au chasseur. Blaireau et martre, putois et renard sont poursuivis sans merci. Aux chantiers des constructeurs de canots abondaient il y a trente années, larves et nymphes du cerf-volant qu'hébergeait la sciure de bois humide et chaude. Vous y cherchez en vain aujourd'hui l'insecte géant de notre Faune entomologique, vous ne le trouvez plus que dans les collections.

Nombreux sont les sites pittoresques de nos Ardennes, du grès de Luxembourg, de la région minière du Grand-Duché. Combien de fois les autorités du pays y ont-elles dû intervenir pour s'opposer au vandalisme d'exploitants irraisonnables et pour sauvegarder tant soit peu les intérêts de l'ami de la nature, du naturaliste luxembourgeois!

Amis de la nature, naturalistes luxembourgeois, n'y aurait-il pas moyen de trouver quelque part dans notre pays un coin de terre qui servirait de réserve — octroyée généreusement par l'homme — à la nature, où celle-ci se conserverait vierge, intacte et tout entière dans son règne minéral et dans son monde vivant animal et végétal, comme on en trouve presque dans tous les pays du monde entier? Ce musée naturel, bien national, entretenu à peu de frais causés uniquement par la surveillance du territoire, ferait excellente figure à côté de nos musées actuels, musées d'histoire naturelle, historique et folklorique de Luxembourg et de quelques autres localités du pays, dans lesquels on a déjà réalisé cette idée de la nécessité de conserver le patrimoine du pays.

Un groupe de membres de notre société, MM. Marcel Heuertz, Willy Rischard, Robert Faber et Emile Gillen, se propose d'étudier cette question dans une publication à paraître prochainement dans le volume jubilaire.

* * *

Le modernisme a fait aussi disparaître à Echternach le métier des constructeurs de canots, *t Schaffbaier*.

En 1908 — j'étais professeur au gymnase d'Echternach à cette époque — j'avais fixé sur la plaque photographique les étapes principales des travaux qu'exige la construction d'un canot, *Nâchen, Aachen, Aacher, Schöff, Schaff,* et qui représentent ainsi le métier des *Schaffbaier*.

Le chantier commençait près du passage au-dessous de la voie ferrée du P. H. à l'extrémité de la rue Kack et s'étendait en amont de la Sûre le long du chemin de fer et du mur du parc de la ville jusqu'au Pavillon.

Aujourd'hui il est entièrement disparu. Le terrain a été nivelé, nettoyé, aménagé pour une belle entrée du Parc. Une allée de tilleuls le traverse donnant de l'ombre aux promeneurs qui recherchent l'oisiveté pour le repos de leurs nerfs surmenés.

Les photos un peu altérées par l'âge et trahissant le photographe peu exercé, donneront cependant au lecteur une idée de la vie active qui règnait sur ces chantiers de construction il n'y a pas plus de trente années encore. Elles constitueront sans doute une documentation précieuse pour l'histoire de la ville d'Echternach et de ses vieux métiers. Elles seront pour beaucoup un cher souvenir!

Ffg. 1. **Témoins historiques principaux de la ville d'Echternach et l'emplacement du chantier des constructeurs de canots en 1908.**

Le chantier se trouvait au bord de la Sûre, à l'entrée actuelle du Parc du côté du Pont. Il s'étendait jusqu'au mur et longeait le mur qui séparait le Parc de la Sûre, jusqu'au Pavillon du parc. A une époque plus reculée il s'allongeait en amont du fleuve jusqu'à la gare actuelle du P. H. et en aval jusqu'en arrière du Pont.

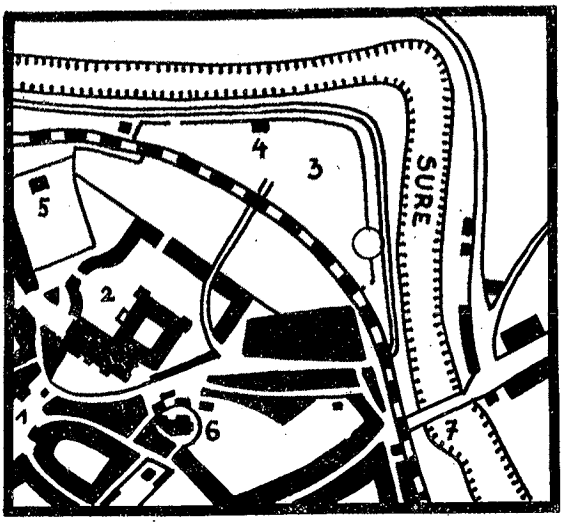


Fig. 1. — 1. Place du Petit Marché; 2. Abbaye et Basilique; 3. Parc (ancien jardin de l'Abbaye); 4. Pavillon; 5. Orangerie; 6. Église paroissiale; 7. Pont de la Sûre; ◯ Point d'où ont été prises les photos.

Le terrain appartenait et appartient encore aujourd'hui à la commune d'Echternach. Plusieurs familles de constructeurs de canot, *t Schaffbaier,* et de bateliers de la ville en avaient loué une certaine superficie suivant leurs besoins. Les familles les plus connues étaient vers 1908 Ollinger, Dell, Prim et Mannes.

Qui de la génération plus âgée d'Echternach ne se rappellerait pas le bon vieux célibataire *Brönze Jorsch,* de son vrai nom Georges Ollinger, aimé et taquiné des enfants et aimant la jeunesse? Etabli dans l'ancienne maison Ollinger sur la rive allemande de la Sûre, le plus vieux chapeau sur la tête, la moustache à la gauloise, la pipe à la bouche, édenté comme une vieille scie, maigre et robuste à la fois, il avait l'air sauvage et grognard. C'était cependant le meilleur homme du monde, affable et poli quand on lui adressait la parole, soucieux de ses clients et particulièrement des jeunes, racontant dans sa cabane aux petits et aux grands — il y en avait toujours autour de lui — des histoires vécues et non vécues, vraies et inventées. La Sûre était de tout temps le paradis des enfants à Echternach comme l'eau est du reste le milieu qui fascine partout l'enfant. Les parents en connaissaient le danger. Quand ils savaient les enfants auprès de *Brönze Jorsch,* ils étaient sans souci.

Le chantier avec les étapes caractéristiques d'un canot en construction représentées aux figures suivantes, avait été peint en 1908 par Maître Seimetz, dit M. Comes. «Le tableau bien réussi se trouve entre les mains d'un inconnu. Il serait à désirer qu'il fût retrouvé et qu'une copie du moins trouvât une place dans l'Hôtel de ville d'Echternach à titre de souvenir.»

Fig. 2. **Vue d'une partie du chantier,** *t Schaffplaaz.*

Ici étaient déposés et façonnés les troncs de chêne, *Koast* ou *Aich,* et de hêtre, *Kill* ou *Bo'uch* des forêts avoisinantes Hârdt, Ireltgen, Manertgen ou beaucoup plus éloignées à Bech, Consdorf etc. — La figure ne fait voir que des chênes. Remarquer la vigueur des arbres qui devaient être exempts de toute faute. Avant d'acheter les arbres, les constructeurs regardaient de près si le bois n'était pas *stôkro'ut* (stockrot) ou *ro'utfaul,* s'il n'y avait pas de *Ro'utschûr.* Cet état maladif dû au champignon Polyporus sulfureus (Bull.) Fr. enlève toute valeur au bois qui en est atteint. Ils cherchaient également à découvrir le *Gaich,* les endroits sur l'arbre où s'étaient formées des gélivures (Frostrisse) qui dévaluent considérablement le bois. — Au fond les cabanes en bois, *Hais-chen,* pour loger l'outillage et donner l'abri et le repos aux ouvriers. — L'arrière-

plan à droite fait voir le Parc. — De la gauche vers la première cabane, la clôture en bois goudronnée du chemin de fer P. H. — Au-delà de la voie ferrée, les toits de quelques maisons de Kack.

Outre les beaux troncs de chêne comme on fait voir la fig. 2, les constructeurs achetaient encore des arbres sur pied, à branches épaisses, qu'ils abattaient eux-mêmes. De ces branches ils conservaient le bout basal sur une longueur d'un mètre à peu-près. Une branche faisant du côté inférieur un angle obtus déterminé avec le tronc, était détachée avec cette partie du tronc pour former un genou, *t Kî'rp,* servant grâce à sa courbure naturelle à rattacher solidement les côtés au plancher du canot. Sur les photos 9 et 12 on peut voir les *Kî'rpen* à l'intérieur du canot.

Fig. 3. **Les scieurs de long,** *t Dillschnidder.*

t Dillschnidder découpent longitudinalement les troncs en grosses planches, *Dill* ou *Breeder.* A ces fins le tronc à débiter était d'abord débarrassé des branches, s'il en avait encore, à l'aide d'une hache ou d'une scie ordinaire.

Pour couper le tronc transversalement, on se servait du passe-partout, *Drummsee,* scie longue de deux mètres environ, à grandes dents; le bord supérieur de la lame est rectiligne, son bord inférieur, muni des dents, est légèrement convexe. Cette scie porte un manche vertical à chacun de ses deux bouts et était manié par deux ouvriers.

Un autre instrument employé couramment par le constructeur pour enlever les branches de moindre diamètre ou faire disparaître les gros bouts de branche et façonner grossièrement le tronc destiné à être scié de long, était la hache, *t Beilen,* comme on la trouve chez les charpentiers. La lame est assez longue, courbe sur son tranchant qui est taillé en biseau, *baigeschlaff.* Elle est fortement rétrécie en arrière jusqu'à la tête, *Ho'us.* Celle-ci a un trou pour loger le bout du manche et se termine du côté opposé à la lame par une partie saillante à section carrée, sorte de marteau servant à enfoncer les clous.

Enfin *t Deessel* ou *t Harminette* terminait les préparatifs indispensables à la toilette du tronc à débiter en planches. Son travail appelé *ou'schlôn* consistait à enlever de l'arbre l'écorce, parfois l'aubier jusqu'au cœur tout le long du tronc et en outre une certaine quantité du cœur dans la partie inférieure plus épaisse du tronc pour donner à celui-ci la même épaisseur dans toute sa longueur. Les copeaux obtenus étaient *t Schîrzen.* Le tronc était ainsi taillé *waldkantig* ou *wänkantig.* Les planches

extrêmes détachées sur les deux côtés gauche et droit du tronc étaient *t Schouaten* (die Schwarten).

t Deessel ou *t Harminette* était une sorte de houe étroite. Son tranchant, *t Schäreft,* était taillé en biseau, un côté droit, l'autre oblique. La lame était ainsi *baigeschlaff.*

Le tronc après tous ces préparatifs était ensuite placé sur deux poutres en bois, *t Schro-en,* disposées à angle droit en travers d'un fossé, *t Kaul* ou *t Schnaidkaul,* profond d'un mètre environ, à parois consolidées par une maçonnerie grossière. Les ouvriers ont transporté l'arbre sur le fossé, *t Arbechter hounn de Bâm op t Kaul broacht.*

L'immobilité du tronc était garantie par des crampons, *Klâmen,* qui fixaient le tronc, *de Bâm schränken,* aux deux *Schro-en.* (Voir Fig. 3).

Les scieurs de long se servaient d'une scie appelée *t Hôlsee,* longue de 2,50 m. environ, à grandes dents, munie d'un manche transversal à chacun de ses bouts; elle était mise en mouvement par deux scieurs. (Voir Fig. 3). L'un se trouvait dans la *Schnaidkaul* et faisait descendre la scie qui coupait le bois dans son mouvement de descente. Son travail, assez facile, était plutôt désagréable par le fait que la sciure produite lui tombait dans les yeux ainsi que dans l'encolure qu'il tenait fermée à l'aide de son mouchoir ou d'une pièce d'étoffe quelconque; la tête était toujours protégée par une casquette.

L'autre scieur de long était placé sur l'arbre, remontait la scie et la dirigeait le long d'une ligne marquée sur le tronc à l'aide d'une corde, *geschne'ert,* imprégnée d'une sorte d'encre noire, *t Schwärz.* Pour obtenir les lignes toutes droites, parallèles entre elles et donner aux planches une épaisseur égale, la corde devait être bien tendue, solidement fixée aux deux bouts du tronc et répondre aux indications du fil à plomb, *de Senkel.* La corde était ensuite soulevée au milieu avec les doigts et lâchée immédiatement. En frappant le bois, elle traçait la ligne. A l'aide du fil à plomb on traçait également sur la section transversale du tronc les lignes où devait s'enfoncer la scie et que devait suivre de près le regard du scieur installé au fossé. Ces lignes restent invisibles sur la photo. La section transversale du tronc montre cependant l'aubier plus blanc entourant en anneau le cœur ou le duramen plus foncé.

C'est le scieur d'en haut qui devait pendant le mouvement de descente de la scie donner la pression convenable et nécessaire à l'instrument pour le faire entrer dans le tronc plus ou moins rapidement suivant la résistance du bois, travail dans lequel il était secouru par le scieur au fossé qui tirait sur la scie.

Le scieur d'en haut était le chef-scieur dirigeant le travail du découpage.

La figure 3 montre Joseph Ollinger, chef-scieur sur le tronc, et dans le fossé un ouvrier emmitouflé pour les raisons indiquées plus haut.

Joseph Ollinger, âgé alors de 30 ans et père de famille, a trouvé une mort accidentelle dans les flots de la Sûre tout près du Pont, le 17 janvier 1910. Lui et son frère Georges aidaient le charpentier Valentin Kiesel qui devait avec deux de ses ouvriers enlever une passerelle provisoire en bois établie à côté du Pont de la Sûre, celui-ci ayant exigé des travaux de réparation exécutés en 1909. Ce fut en plein hiver 1910. Les eaux de la Sûre étaient hautes, violentes et glaciales. Le canot de Joseph Ollinger portait cinq hommes et allait aborder la passerelle quand tout à coup il chavira à la suite d'un coup de perche maladroit donné par un des ouvriers de Kiesel, ancien pionnier allemand qui s'était chargé de diriger le canot. Tous les cinq hommes furent projetés dans la Sûre et le canot s'en alla à la dérive. — Joseph Ollinger, dans sa chute, se heurta le front contre une poutre de la passerelle, perdit bientôt connaissance et s'engouffra. Il fut retiré mort. — Son frère Georges en se cramponnant au veston de l'ouvrier Kieffer qui tenait en main un câble attaché à la rive, put se sauver avec son compagnon. — Valentin Kiesel, solide garçon, père de famille comme Joseph Ollinger, fut entraîné par les eaux rapides et glaciales, mais sauvé finalement. Cependant deux années plus tard il mourut du germe mortel qui l'avait atteint dans l'accident. — Le pionnier allemand avait trouvé aussi la mort au même accident. Son cadavre ne fut découvert que plusieurs mois plus tard dans la Sûre près de Wintersdorf, une dizaine de kilomètres en aval d'Echternach.

Fig. 4. **Le dépôt des planches.**

Les planches étaient disposées en tas, l'une sur l'autre, pour empêcher l'air de les dessécher et le bois de se fendiller, *rëissen.* Dans le même but elles étaient recouvertes de sciure de bois en été.

La sciure de bois accumulée en masse par endroits dans le chantier, était recherchée par le cerf-volant, *Hîrtz,* pour y déposer ses œufs. Les larves sorties des œufs se nourrissaient de la sciure chaude et pourrissante et se transformaient après quelques années en nymphes qui donnaient finalement l'insecte parfait, l'imago, le cerf-volant, Lucanus cervus.

Fig. 5. **Chantier vu sur une grande étendue.**

Au fond l'Ernzerberg, puis le Parc, le mur du Parc, gros tas de branches d'arbre, cabanes, *Hais-chen,* adossées au mur. — En avant, planches entassées, deux poutres, *Schro-en,* en travers du fossé, *Schnaidkaul.*

Fig. 6. **Le pliage ou ployage des planches.**

Pour rajeunir le canot à ses bouts, il fallait plier les planches pour leur donner une courbure appropriée aux dimensions et à la forme générale du canot. Dans ce but elles étaient placées sur un échafaudage ou tréteau, de *Brennstôk,* qui portait un foyer dont la chaleur rétrécissait le bois de la planche à sa face inférieure du côté du feu. On disait *t Dill um Faier brennen,* brûler les planches sur le feu. Une grosse pierre aux deux bouts de la planche et déplacée suivant les besoins, contribuait à produire et à maintenir la courbure voulue. Pour corriger la courbure en un endroit déterminé où le bois offrait trop peu de résistance, des pièces quelconques, ici une caisse en bois installée sur un tonneau, faisait office de boutoir. — Le tonneau que l'on voit encore sur d'autres photos, est un fût qui renferme ou renfermait du goudron de bois dont est imprégné le canot tout entier après son achèvement pour préserver le bois de l'humidité et de la pourriture. Enduire le bois de goudron signifiait *t Holz mat Deert* (Teer) *oustre'ichen.* Au-dessus du milieu de la planche on peut voir monter la fumée blanchâtre du foyer et la vapeur d'eau dégagée du bois, mais produite aussi quand il s'agissait d'affaiblir la marche du feu qui allait brûler et consumer les planches qu'il fallait en ce cas asperger d'eau abondamment.

Fig. 7. **Le canot au début de sa construction avec sa charpente.**

A l'arrière-plan deux planches qui sont courbées au feu. — Dans l'avant-plan, une charpente portant la base du canot: le plancher, *de Buo'dem* et la première planche latérale, *de Kinnek.* — L'ouvrier est au bout postérieur du canot. — Au fond le parc, son mur, la cabane du constructeur. — Sur la terre pièces de bois et déchets de toute sorte.

Le *Schaffbauer* commence son travail en construisant la charpente, sorte de cadre, *t Zoä'ch* (Zerge). La *Zoäch* est faite avec des poutres, *Driff,* pieux, lattes, planchettes agencés de manière à pouvoir sans fléchir supporter et retenir sur place les planches du canot. Le fond de la charpente est nommé *t Kle'er,* formé de deux *Driff.* Les flancs du canot sont sou-

tenus par des planchettes placées obliquement et nommées *Schimmel* (Schemel) ou *Stäipen.* Pour empêcher ceux-ci de glisser sur le sol, ils y sont calés à l'aide des *Proaf,* (Pfropfen) pièces en bois de 20 à 30 cm. enfoncées dans la terre comme un greffon de saule.

Quand le *Schaffbauer* commence à construire le canot même, il va mettre le canot sur cale, *op t Kle'er léen* (ein Schiff auf Kiel legen). Il dit encore qu'il va établir un canot, *en Aachen opschlôn.*

Plancher et flancs du canot se joignent solidement, soit directement (voir Fig. 7), soit par l'intermédiaire de l'étrave, pièce de bois épaisse et solide insérée à une seule ou aux deux têtes, *t Keep* ou *t Schn'dup,* c'est-à-dire à la poupe, tête postérieure, et à la proue, tête antérieure, du canot, suivant la résistance qu'on veut y trouver.

Pour les canots ordinaires à fond de 60 à 70 cm. de large, le plancher était formé de deux planches seulement et faisait fonction de quille (Kiel). Il devait être en chêne. Au milieu il était presque horizontal, mais vers ses deux extrémités il s'élevait graduellement grâce aux courbures données aux planches dans l'opération du ployage; il se rétrécissait en même temps pour former une pointe appelée *Pliesch* ou *Bliescht.*

Latéralement, et légèrement inclinées vers le dehors, arrivent les planches en chêne des flancs, pliées aussi aux extrémités et s'effilant pour former avec les extrémités du plancher la partie montante, *t Heef,* du canot, l'antérieure appelée *t Vi'erderheef* ou *de Rou'ef,* la postérieure, *t Hannterheef.*

Les deux planches du milieu du plancher s'unissaient intimement dans leur longueur grâce à de minces planchettes, dites *Klampen,* appliquées transversalement mais provisoirement à l'aide de clous en bois, *t Blékken.* La ligne de jonction de ces deux planches était *t Hâptnôt.* La ligne de jonction le long du plancher et des flancs était la *Kinneksnôt.* La première planche des flancs du canot reliée au plancher constituait le *Kinnek.*

Les clous employés dans la construction des canots étaient en fer, forgé à la main, à large et grosse tête, fournis par les cloutiers,*t Klo'utgen,* d'Echternach. Ils différaient surtout dans leur longueur et portaient les noms de *Lassneel* (5 cm.), *Schär-* ou *Scheer-* ou *Schurneel* (6,5 cm.), *Sâmneel* (7 cm.), *Giljesneel* (10—12 cm.), *Mâstspälcherneel* (14—15 cm.). Les *Pönnten* et les *Blekken* étaient en bois. Une sorte de clous de forme particulière étaient les *Sönterneel.* Ils représentaient une plaque de fer forgée à la main, elliptique, longue de 5 cm., mince d'un

millimètre avec une face rayée transversalement. La plaque portait sur chacun des longs côtés une sorte d'oreille appelée mouche, *t Méck.* La forme elliptique des *Sönterneel* leur valait aussi le nom d'yeux de corbeau, *Kôbenauen.* Ces clous servaient à maintenir sur place la mousse qui était introduite dans les jointures des planches pour les boucher et empêcher l'eau de pénétrer dans le canot.

Fig. 8. **Stade plus avancé du canot en construction.**

On voit *t Schimmelen,* planches à l'extérieur du canot, placées obliquement et donnant l'appui aux *Saiten* et aux *Blieschten* du canot. — Au-dessous *en Drouff,* poutre posée transversalement, partie du *Kle'er.* — Remarquer la tête noire, *de Bock,* de l'étrave à la poupe terminant *t Hannterhi'ef.* — A droite une planche est courbée sur le feu que porte le *Brennstôk.* — Derrière la planche un gros tas de branches d'arbre. — A côté du tas un fût de goudron de bois, *en Deertfâs.* — De la fumée blanche obstrue la vue sur l'Ernzerberg. — Au fond à gauche un ouvrier occupé à façonner de grosses branches.

Fig. 9. **Le canot s'achève à l'intérieur.**

Remarquer *de Schanndeekel,* planche recouvrant supérieurement les têtes des *Kîrpen, de Beerdchen,* planche recouvrant intérieurement les têtes des *Kîrpen,* les deux *Blieschten,* les *Kîrpen,* le banc postérieur, les deux *Bollen* sur le *Schanndeekel* du côté antérieur du canot. — Le canot est soutenu par les *Schimmelen.* — Le sol est jonché de débris de bois. — Une charrette a amené un fût de *Deert,* goudron de bois. — La Sûre est visible au-delà du canot. — De l'autre côté de la Sûre apparaît la rive prussienne avec la route d'Echternacherbrück-Weilerbach garnie de bornes blanches.

Fig. 10. **Le calfatage du canot.**

Le canot est dressé sur son côté pour permettre à l'ouvrier — c'est le jeune Georges Ollinger, frère de Joseph — de boucher soigneusement toutes les fentes, *t Nitt (Nôt* au singulier) restées entre les planches ainsi que les fissures, *t Fo'ouen,* apparues pendant le travail. Pour cela l'ouvrier bourrait de mousse toutes ces ouvertures à l'aide d'un ciseau et d'un marteau, tous les deux en bois. Pour bien retenir la mousse en place, il enfonçait les *Sönterneel* à l'aide d'un marteau de fer et du *Söntereisen.* Une mouche du *Sönternôl* à l'aide du marteau entrait dans l'une des planches dans le sens de sa longueur et près du bord de la fente. La plaquette du

clou était ensuite rabattue sur la fente remplie de mousse. *t Söntereisen* placé en long au-dessous de la plaquette permettait de faire entrer la deuxième mouche dans l'autre planche, ensuite quelques coups de marteau nivelaient la plaque sur la fente. Un deuxième *Sönternôl* suivait en recouvrant partiellement le précédent comme les tuiles ou les ardoises d'un toit. *t Söntereisen* avait la forme d'une lame aplatie très résistante, se rajeunissant en largeur et en épaisseur à peu-près comme un tournevis à section rectangulaire.

La mousse employée est une espèce particulière connue sous le nom scientifique de Hylocomium splendens B. & S. ou encore Hypnum splendens Hedw. Elle aime l'humidité des haies et de la lisière des forêts et était bien connue des enfants des constructeurs qui le plus souvent étaient chargés d'en faire la récolte. A l'état sec elle ne s'émiette pas par le frottement et elle garde toujours un peu de ténacité et d'élasticité. Elle offre un certain lustre qui lui a valu son nom spécifique de splendens, luisant. Une fois introduite dans les fentes avec le ciseau en bois et bien retenue par les *Sönterneel* enfoncés à l'aide du *Söntereisen,* la mousse donnait au canot une étanchéité parfaite.

Pour obstruer un petit trou ou une fente quelconque p. ex. *t Fo'uen,* on y passait de l'étoupe, composée des plus fines fibres de lin et appelée *Oseken* ou *Sôlweerk,* imprégnée de poix, *Peech.* Faire ce travail c'était *t Fo'uen ausschmeeren.*

Une pelle en bois, *de Scheefer* (schöpfen), servait à rejeter l'eau entrée d'une manière quelconque dans le canot.

Fig. 11. **Réparation d'un canot.**

Georges Ollinger et un ouvrier ont mis un canot, dont le fond est plus large que d'ordinaire, sur le côté. — On voit bien le revêtement, *Double'erholz,* une planche, *eng Sôl,* ayant été enlevée. La planche en chêne au-dessous a été partiellement enlevée par la scie à l'endroit détérioré. C'est dans cette ouverture artificielle du canot qu'a pris place Georges Ollinger, maillet de bois en main, prêt au travail. — Au fond mur du parc, cabane, le Parc. — Partout la terre jonchée de débris de bois.

Fig. 12. **Deux canots achevés amarrés sur la Sûre en amont du Pont et vus de loin.**

Les arches inégales du Pont apparaissent nettement au nombre de quatre. En réalité il y a six arches, la cinquième est du côté droit de la Sûre, côté luxembourgeois; elle était

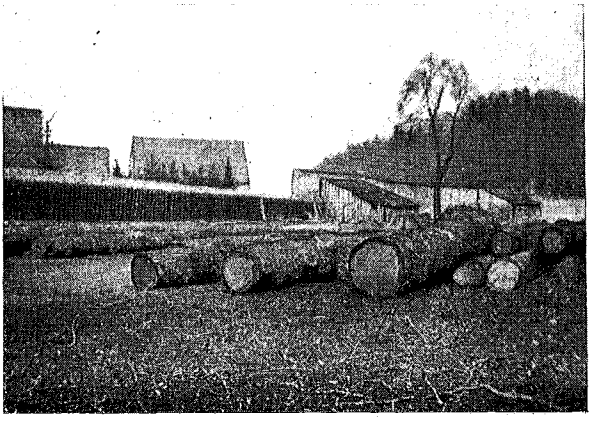


Fig. 2. — Vue d'une partie du chantier, *t Schaffplaaz*
(voir pages 195 et 196)

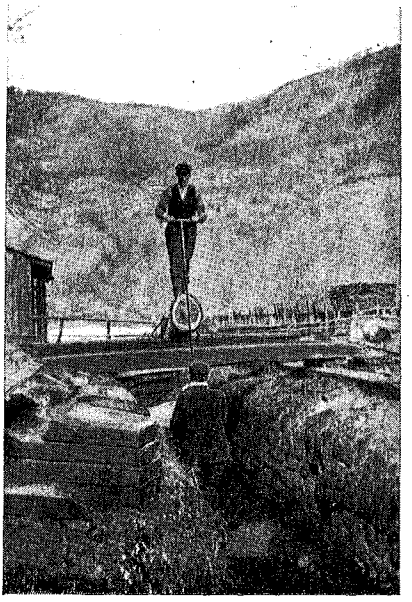


Fig. 3. — Les scieurs de long, *t Dillschnidder*
(voir pages 196, 197 et 198)

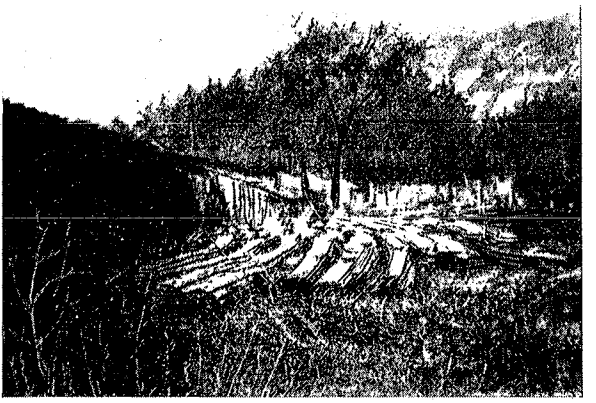


Fig. 4. — Le dépôt des planches
(voir page 198)



Fig. 5. — Le chantier vu sur une grande étendue
(voir page 199)

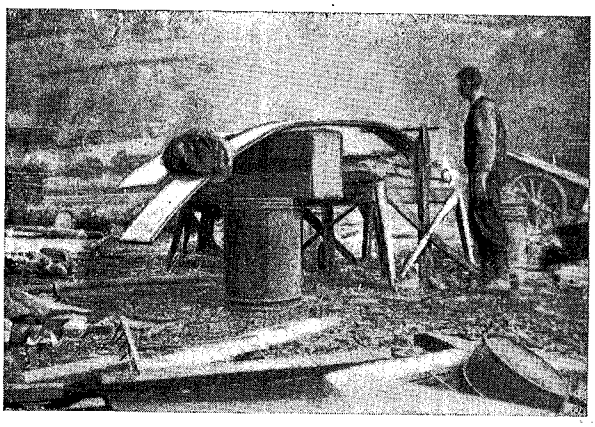


Fig. 6. — Le pliage ou ployage des planches
(voir page 199)

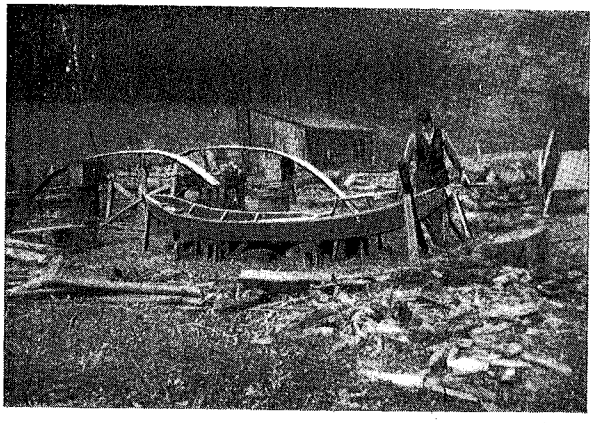


Fig. 7. — Le canot au début de sa construction avec sa charpente
(voir pages 199, 200 et 201)



Fig. 8. — Stade plus avancé du canot en construction
(voir page 201)

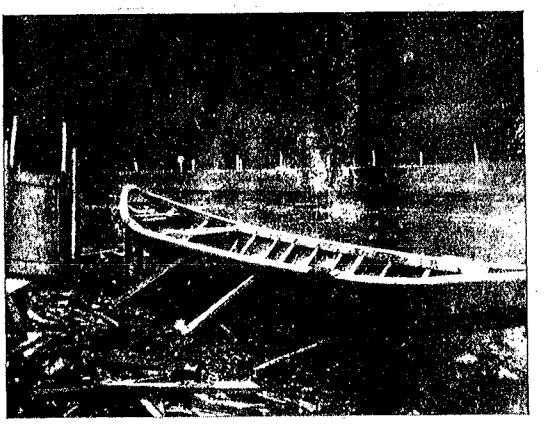


Fig. 9. — Le canot s'achève à l'intérieur
(voir page 201)

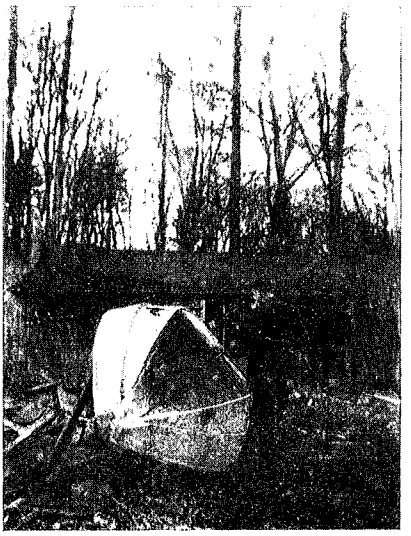


Fig. 10. — Le calfatage du canot
(voir pages 201 et 202)



Fig. 11. — Réparation d'un canot
(voir page 202)

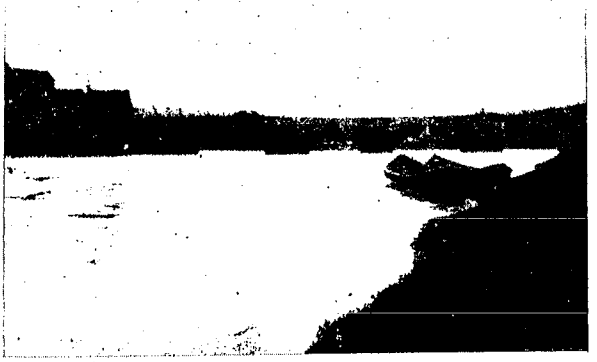


Fig. 12. — Deux canots achevés amarrés sur la Sûre en amont du Pont et vus de loin

(voir pages 202 et 203)

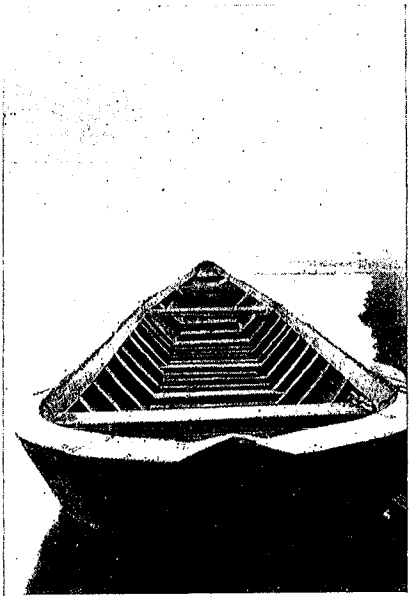


Fig. 13. — Le canot achevé vu de près

(voir page 203)

cachée pour l'objectif au moment de la prise photographique. La sixième n'est plus visible du tout, comblée par la voie de chemin de fer qui passe dessus. — A gauche quelques maisons d'Echternacherbruck sur la rive allemande. — La statue de l'abbé Bertels pointe au-dessus du troisième pilier.

Fig. 13. **Le canot achevé vu de près.**

Il se trouve sur la Sûre en amont du Pont qui est peu visible au fond de la photo. Les deux extrémités sont les têtes, *t Keep,* qui se terminent en pointe, l'antérieure, la proue, plus fine, celle d'arrière, la poupe, plus forte.

La figure fait voir le banc d'avant et celui d'arrière; celui-ci porte une chaînette retenant l'embarcation près de la berge. — On peut voir encore le plancher du canot et ses flancs internes solidement joints par les *Kîrpen* ou *Knï'en.* — L'espace entre bancs et flancs est la cuvette, *t Bidden.* — La planche à l'intérieur du canot, bordant les têtes des *Kîrpen* pour les cacher latéralement est *de Bérdchen* (bordure) ou *t Double'er* (doublure). — La planche qui recouvre les têtes des *Kîrpen* supérieurement et qui est disposée plus ou moins horizontalement, servant souvent de siège au personnes, est *de Schann-* ou *de Geschanndeekel.* — Extérieurement le canot en bois de chêne est protégé en haut par le *Dollbo'erd* ou *Dollbérdchen* en bois de hêtre. Des planches de hêtre recouvrent tous les côtés extérieurs, *t Saiten,* ainsi que le fond du canot, *t Kîl,* en contact avec l'eau. Elles constituent une doublure en hêtre enveloppant tout le canot en chêne pour le protéger. Cette doublure portait le nom de *Double'er* ou de *Fo'uder.* Les planches de hêtre au-dessous du plancher en chêne, *Kîl,* du canot, formant ainsi une couverture protectrice au *Kîl* comme le font les semelles des chaussures, étaient nommées *t Sôlen.* Leurs jointures étaient bouchées avec le *Sôlweerk.* Elle se polissaient peu à peu par le frottement contre les pierres du lit du fleuve et faisaient glisser le canot plus facilement sur le fond caillouteux du lit: *De Nachen gaet mi gla't iwer staenije Boadem ewèch.*

* * *

L'appareillage, c'est-à-dire les accessoires d'installation sauf quelques-uns, ne figurent pas sur les photos.

Pour faire mouvoir ou pour manœuvrer le canot on avait la rame ou l'aviron, *t Rouder, t Handrouder;* la perche, *den Aachebâm* ou *de Schôr* ou *de Schour;* la perche plus grande, *de Schôrbâm; de Rèbämchen,* un *Rouder* plus grand; enfin le gouvernail proprement dit, *t Staierrouder.*

La rame ou *t Rouder* était utilisée pour descendre le fleuve, *zou Da'l foaren;* elle servait aussi pour remonter le courant, *zou Birech* foaren, mais exigeait dans ce cas une grande dépense d'énergie de la part du batelier. Pour remonter le fleuve, le batelier faisait usage surtout de la perche, *de Schôr,* qu'il appuyait sur le fond du lit du fleuve et poussait ainsi le canot dans la direction voulue, *t Schöff daien, en huo-et t Schöff gedie-en.*

t Rouder se composait du manche, *Gröff, Still, Bâm* et de la lame, bout aplati et large, *t Blât.*

La perche, *de Schôr,* était longue de 4 à 5 m., munie en bas d'une pointe en fer jusqu'à 40 cm. de longueur, appelée *Quant. Schôren* signifiait faire changer brusquement le canot de direction, *den Aachen eriwer schmäissen.*

Rè'en voulait dire manier le *Rèbämchen* ou *t Rouder.*

Le gouvernail, *t Staier,* se composait du *Bâm,* arbre ou manche continué par le *Hôlm* (Helm), formé de planchettes en bois courbées au bout postérieur à angle droit; le *Hôlm* reliait le manche à la lame, *t Blâd,* gouvernail proprement dit. Le gouvernail reposait dans la *Rangel,* installé alors à la pointe postérieure du canot et non sur le côté.

Pour remonter un fleuve, les canots avec une charge lourde devaient être traînés à l'aide de câbles attachés au canot d'une part, et d'autre part à des hommes ou des chevaux qui marchaient le long du fleuve sur le chemin de hâlage, *Lainepâd,* que l'on peut voir encore, par endroits du moins, à notre Sûre et à la Moselle.

Sur les embarcations plus grandes, près du banc antérieur, se trouvait des deux côtés une pièce en bois très solide, *t Rangel;* elle remontait le flanc à l'intérieur du canot et dépassait la bordure de 20 cm. à peu-près. Elle portait dans son axe un long clou en fer, *de Mâstspäichernool* et servait aussi à attacher les câbles, mais surtout le *Schôrbâm,* perche épaisse très longue et résistante, beaucoup plus puissante que le Schôr. Elle portait comme celui-ci une forte armature pointue, *de Quant,* à son extrémité inférieure. Le *Schôrbâm* par sa pointe inférieure rejetait brusquement le canot dans la bonne direction des eaux à l'approche inattendue d'obstacles tels que pilier, rocher, mur, berge. Cette manœuvre s'appelait *schôren.*

La *Rangel* ne figure pas sur la photo. — La profondeur jusqu'à laquelle entre le canot dans l'eau, le tirant d'eau, est *de Seefank* (Tiefgang des Fahrzeuges).

Les *Bollen* étaient des pièces de bois en fourche ou des planches de bois de 20 à 30 cm. de long, avec 2 trous qui pouvaient recevoir deux pivots en bois faisant fourche. Les *Bollen*

étaient placés à côté des deux bancs. Dans les fourches reposaient ou jouaient les rames. (Voir Fig. 13, une paire de *Bollen* en avant du banc postérieur).

t Fîrkel était une cheville de fer servant de pivot à la rame dans les chaloupes où il remplace les *Bollen.*

Les canots construits à Echternach différaient par leurs dimensions. On distinguait *t Schalup,* la chaloupe, grand canot à voile, *de Föscheraachen,* canot de pêcheur assez grand; *de Läfer* ou *Fle'er,* canot léger à course ou vol rapide; *t Schöffchen,* petit canot; *t Schöff,* canot; *t Foar,* bac.

A d'autres points de vue on distinguait le *Föscheraachen* pour porter pêcheurs et poissons; *de Sandaacher* pour le transport du sable; *den Ankeraachen,* canot muni d'ancres; *e Kanalschöff,* canot desservant un canal, très grand, d'un tonnage de 4000 quintaux, de 108 pieds (36 m.) de longueur et de 14 pieds (4 à 5 m.) de largeur au fond; *e Litschöff* pour le transport d'hommes.

Le tonnage, c'est-à-dire la capacité de transport des canots, était évalué en quintaux, *Zänner,* en tonnes, *Tonnen,* en foudres, *Fouder.* 20 *Zänner* faisaient *eng Tonn,* 30 *Zänner e Fouder.* On construisait à Echternach, il y a bien longtemps déjà, des canots de 4000 quintaux. Les canots d'Echternach étaient vendus aux riverains de la Sûre, de la Moselle et s'en allaient au Rhin, même jusqu'en Hollande.

* * *

t Schaffbaier d'Echternach formaient une corporation dont les membres avaient la réputation de gens de très bon cœur, de gens honnêtes, travailleurs, complaisants, mais d'un caractère un peu particulier, subissant sans doute à travers les générations l'influence de leur métier. La dureté et la ténacité qu'ils devaient rechercher et trouver dans le bois, la solidité et la résistance qu'ils devaient réaliser dans leur travail, l'âpreté et la perfidie de l'eau, leur associé naturel, tous ces facteurs faisaient les *Schaffbaier* tels qu'ils ont été. Tout métier se reflète dans le caractère de la personne qui l'exerce. Plaisamment ils étaient nommés *Kîrpekeep,* têtes dures et opiniâtres comme les *Kîrpen* du canot. A l'occasion ils se montraient d'une joyeuse exubérance et ils ne répudiaient nullement un milieu gai et amusant. Partant le jour de la vente publique pour acheter des arbres dans les forêts ils allaient à la «kermesse au bois»,*Bôschkermess.* La veille de la St. Nicolas ils ont fait la ronde, *t Schaffbaier säin ömgâng* ou *ömgezoagen,* dans les cabarets et dans les rues d'Echternach, parfois musique en tête. Pris de boisson et tout joyeux ils chantaient sans relâche

le refrain favori: *Hätte mir is Baem bezoalt, Baem bezoalt, Bäem bezoalt, en Dâler am Sâk, e Schwä'i geschloacht!* Ils se tenaient par les bras, souvent tout ivres ils ne pouvaient plus bien marcher et les larmes leur roulaient sur les joues. «*Si haate sich an den Ae'em,* dit M. Comes dans son style expressif et imagé, *a konnten dack net mi hoppsen voa Vollhät, an t Drinnen säin hinnen t Baaken herof gekoandelt!*» Cet état d'ivresse n'était pas tout de même, ma foi, une spécialité des braves *Schaffbaier* d'Echternach!

Le métier des *Schaffbaier* a disparu à Echternach comme celui des *Klo'utgen,* victimes du modernisme, des temps nouveaux.

La ronde, *den Ömzock,* des *Schaffbaier* a été reprise les dernières années par la population d'Echternach pour en rafraîchir le souvenir, pour la faire revivre. Mais elle manquait de caractère, de vivante réalité: l'actualité faisait défaut, les gens du métier n'y étaient plus! La ronde n'était plus qu'une scène de théâtre, un souvenir du vieil Echternach avec ses avantages et ses défauts!